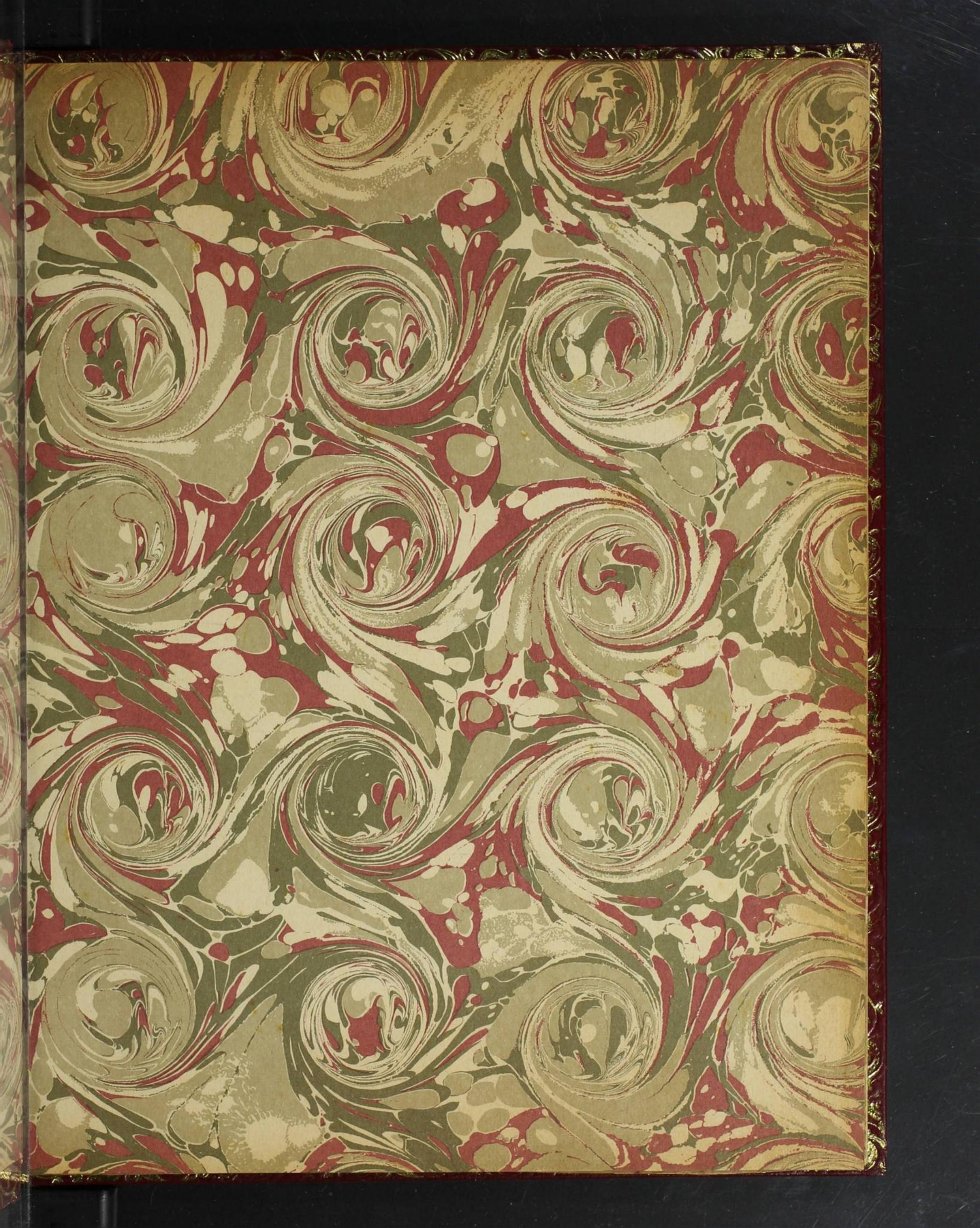


Le ne fay rien  
sans

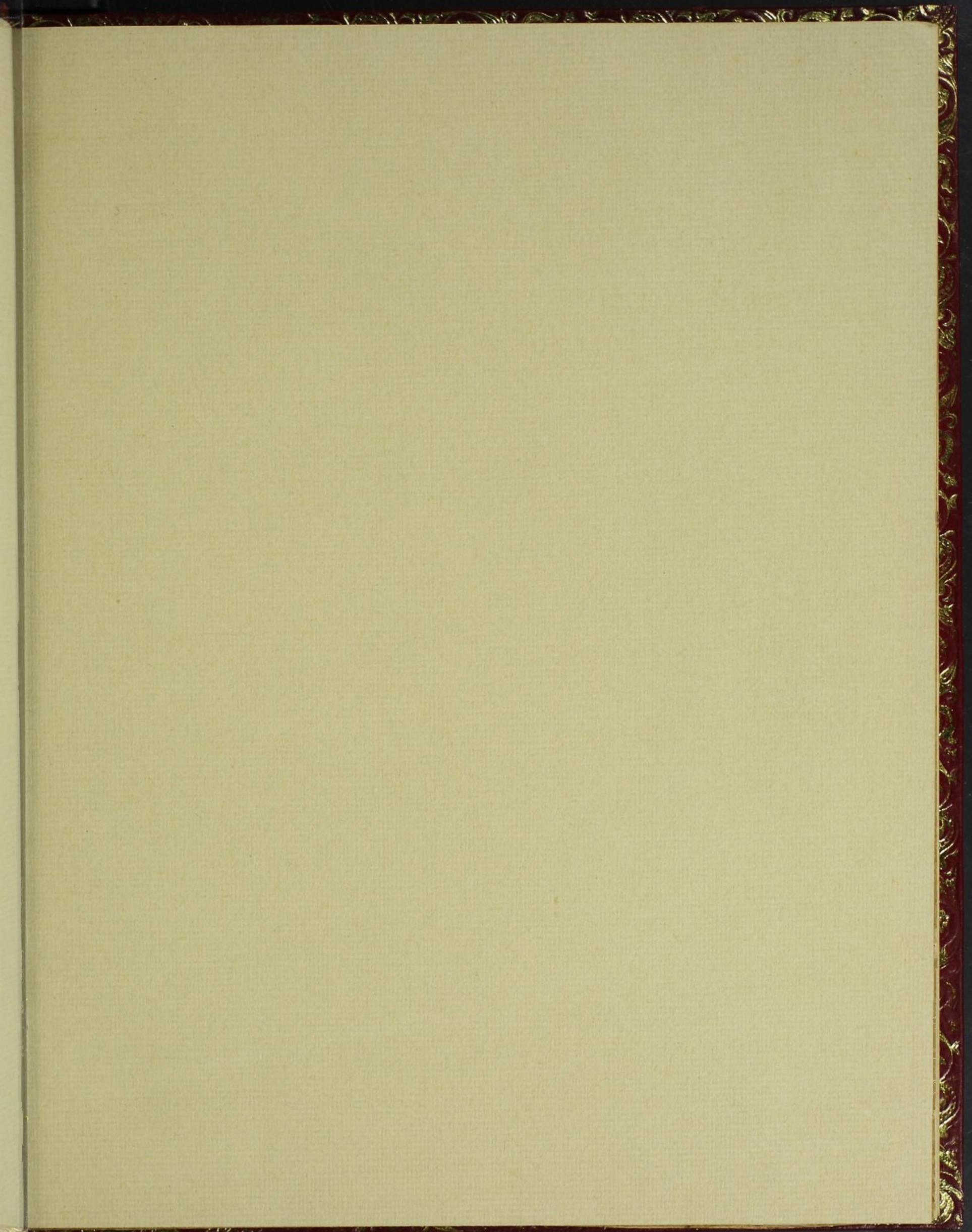
**Gayeté**

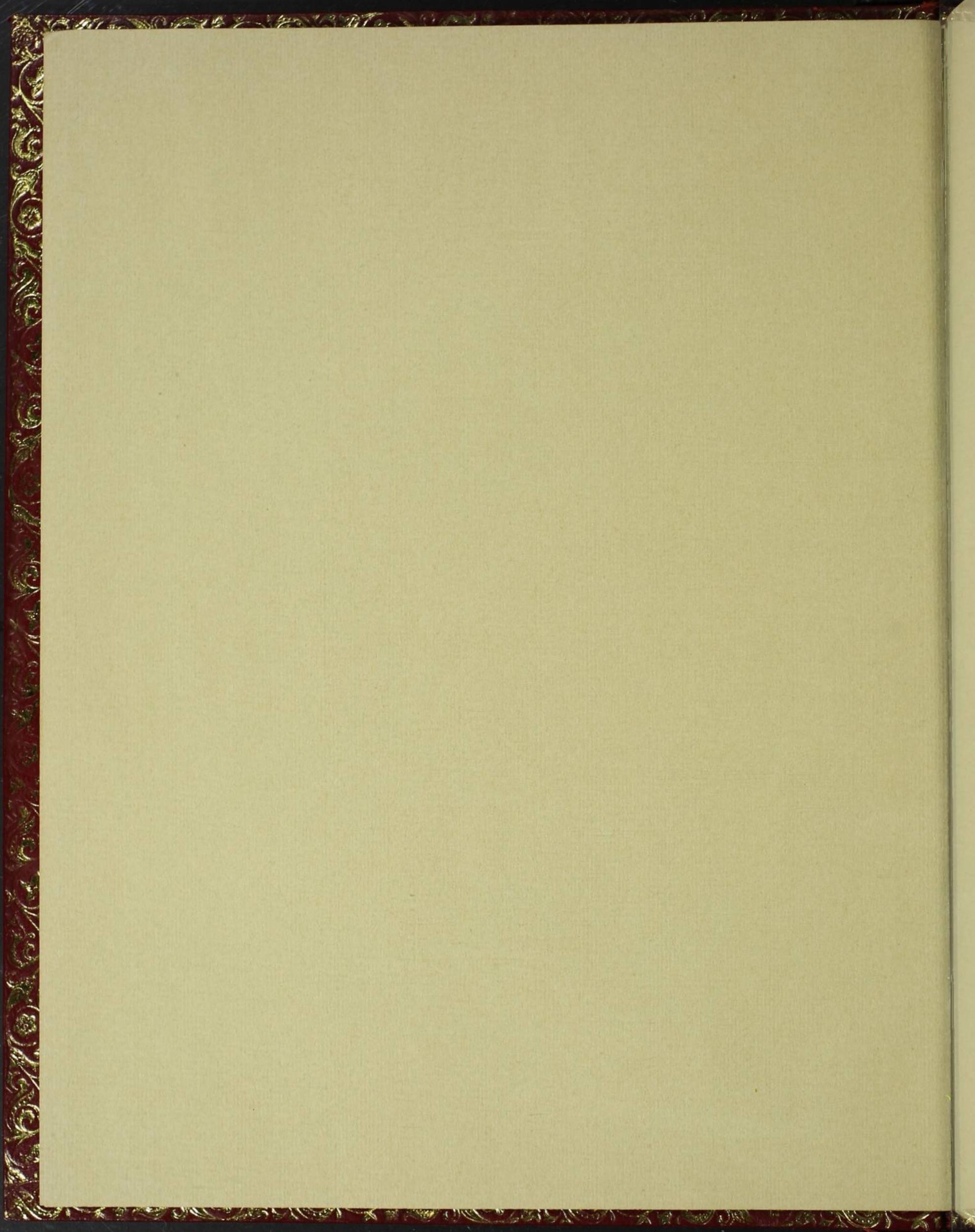
*(Montaigne, Des livres)*

Ex Libris  
José Mindlin

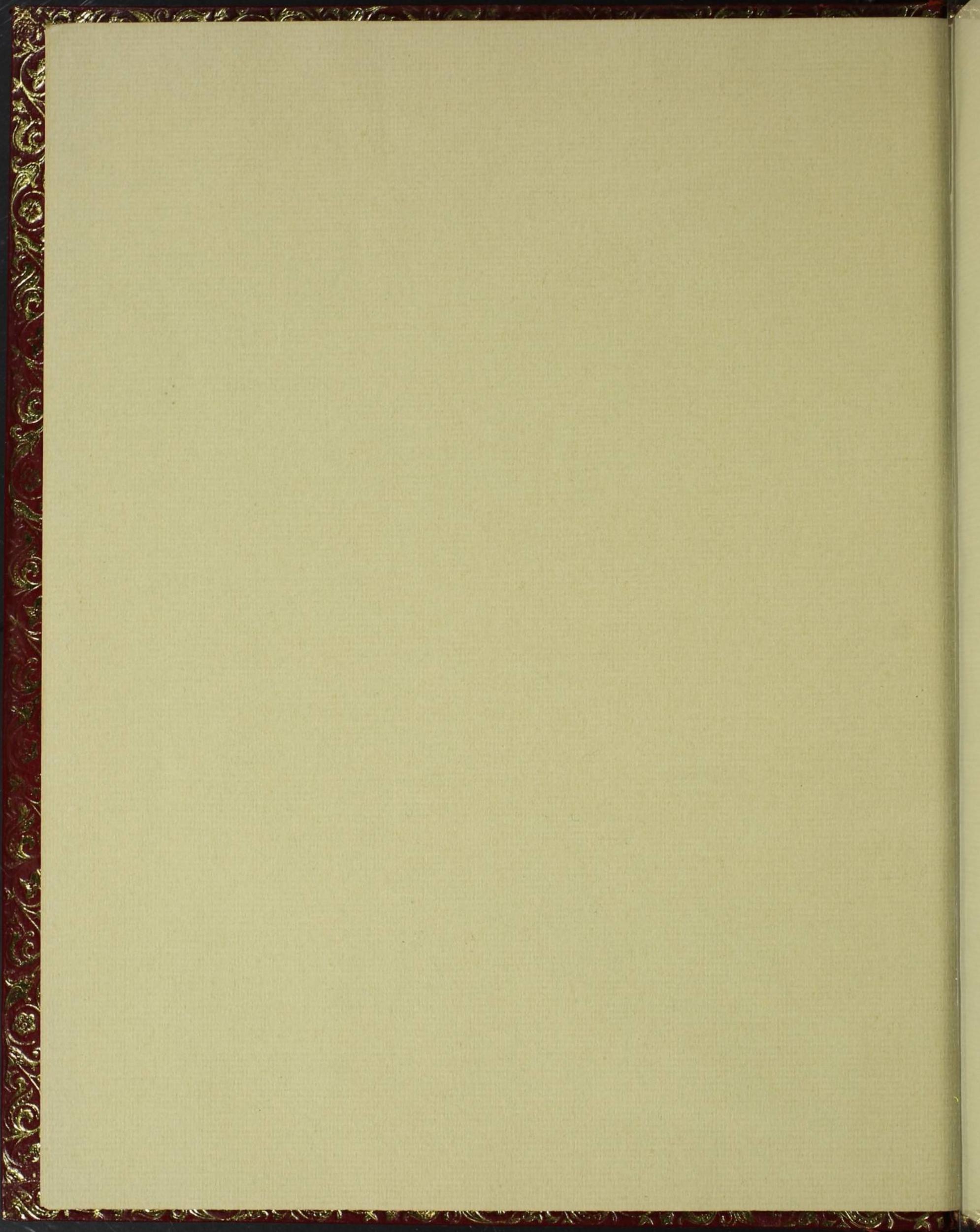


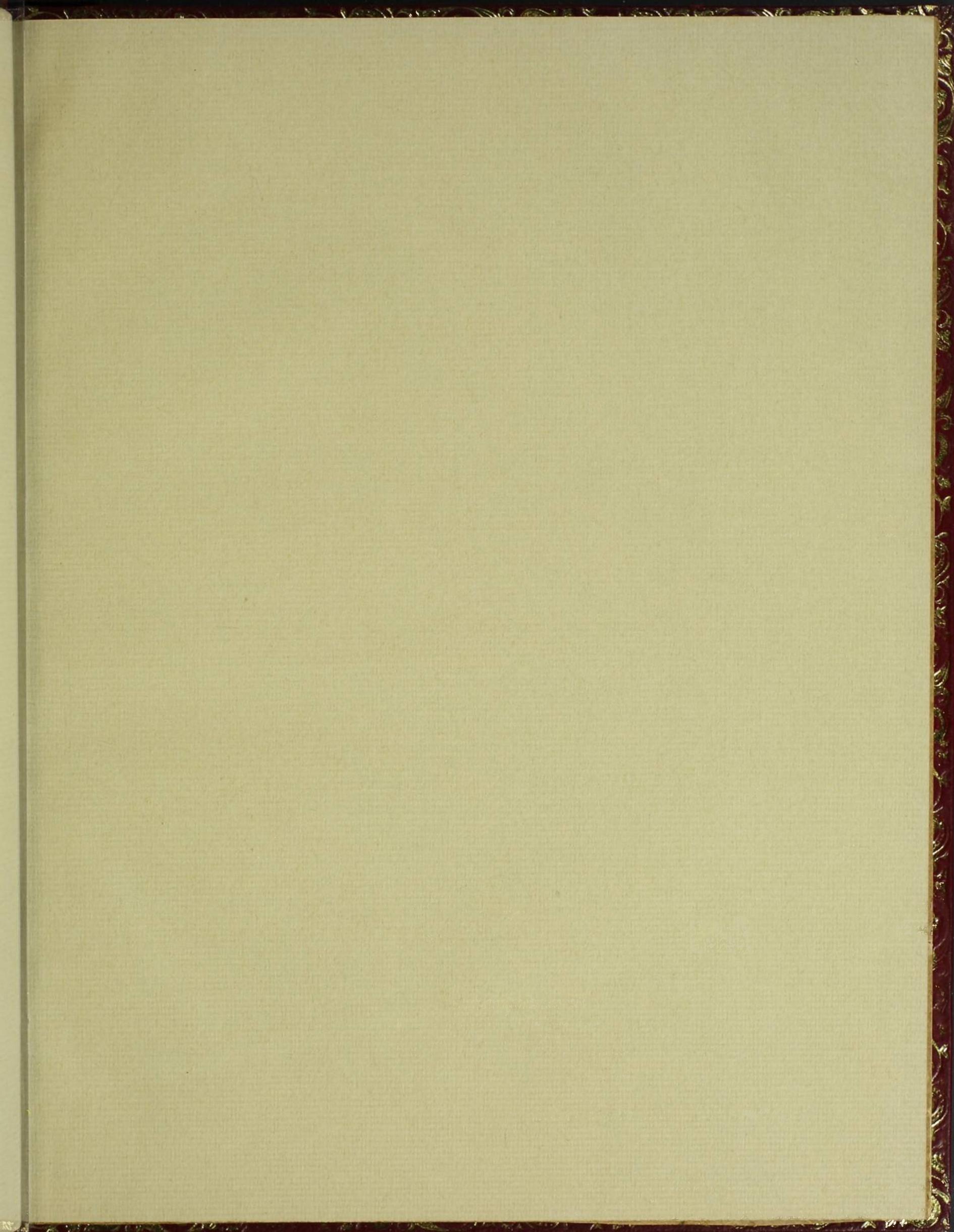
L. BERGER - RIO

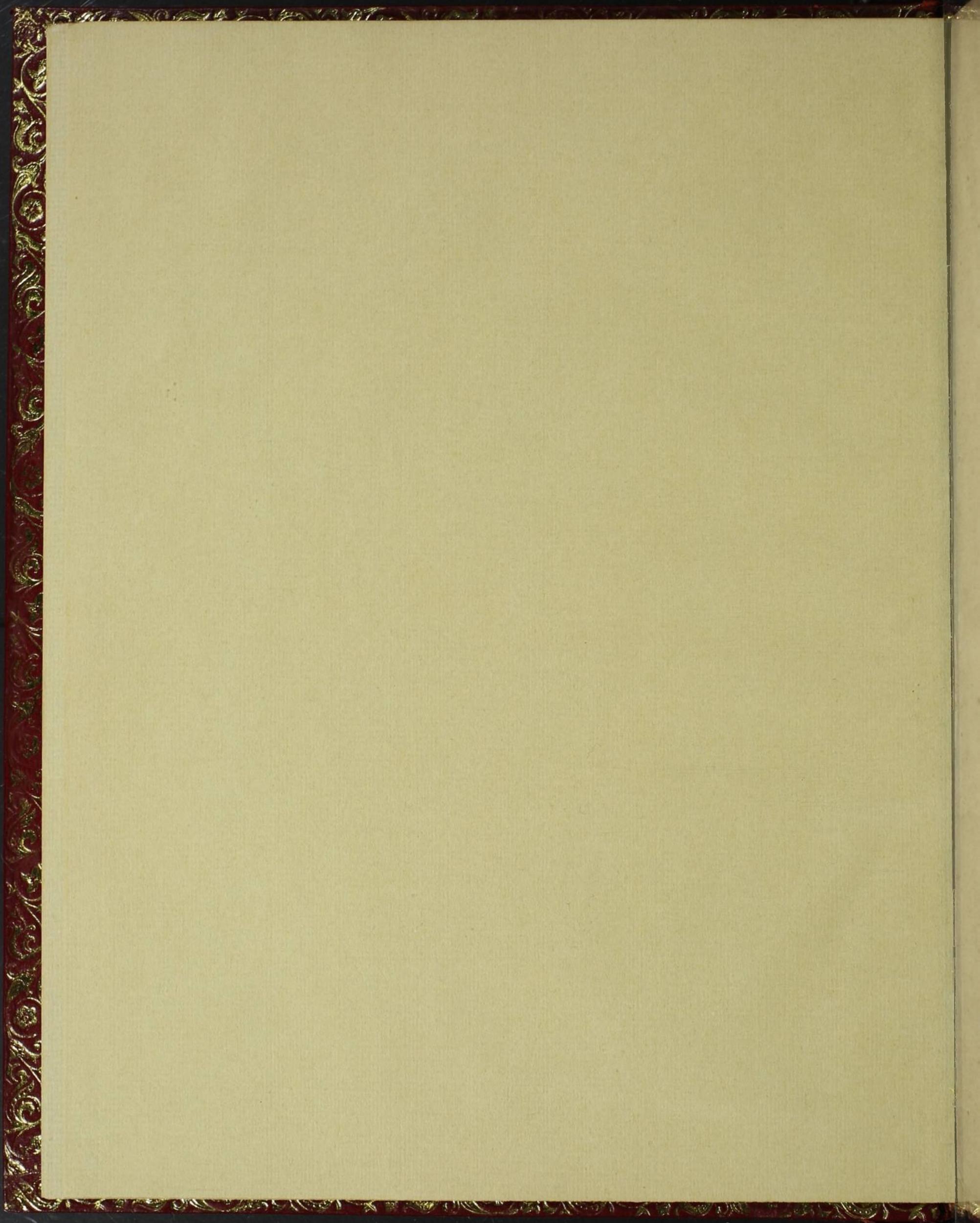










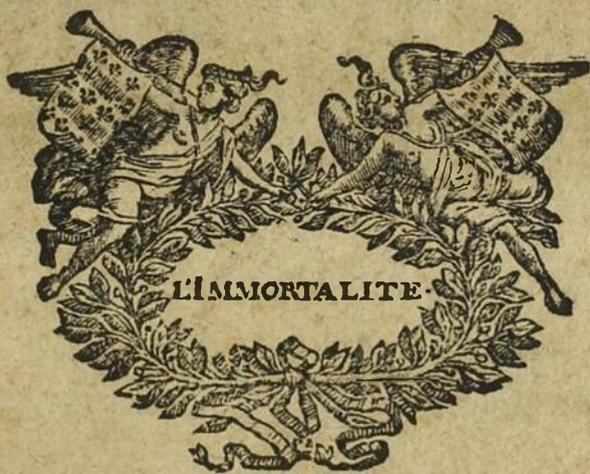


DISCOURS  
PRONONCÉS  
DANS L'ACADEMIE  
FRANÇOISE,

Le Lundi 12 Janvier M. DCC. LXI.

*A LA RECEPTION*

DE M. DE LA CONDAMINE.



A PARIS, AU PALAIS,  
Chez la V. BRUNET, Imprimeur de l'Académie Française.

---

M. DCC. LXI.

DISCOURS

DE LA

RAISON

DE LA

SCIENCE

DE LA

PHILOSOPHIE

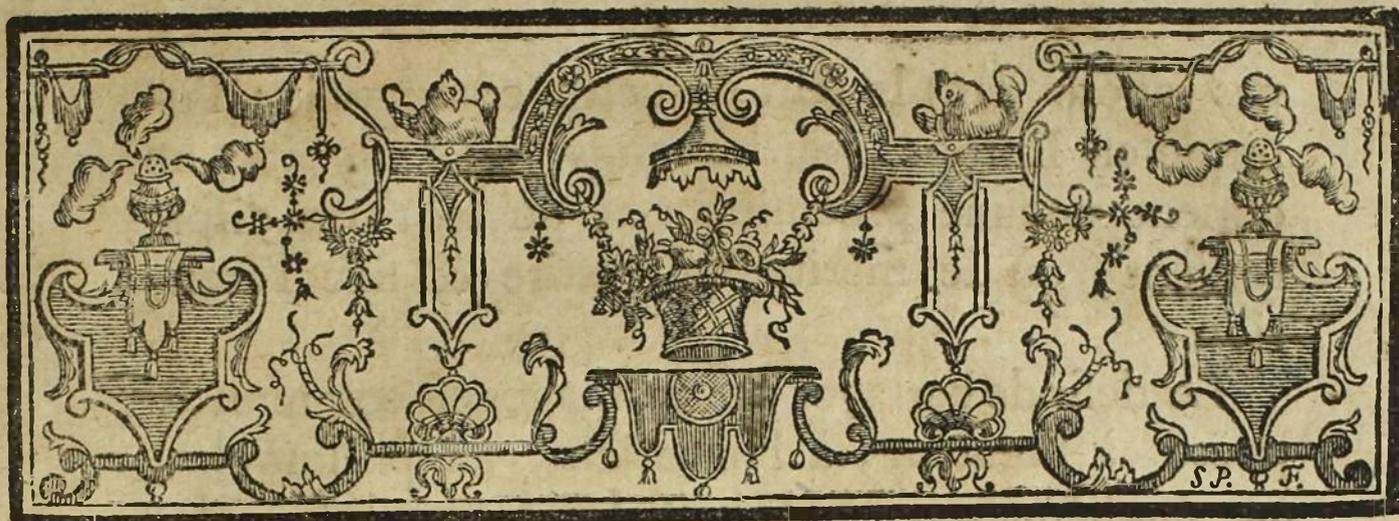
MORALE

PAR

M. DE LA

ROUSSEAU

*J. Montre le marquis de Belest*



*M. DE LA CONDAMINE ayant été élu  
par Messieurs de l'Académie Française,  
à la place de M. DE VAUREAL, y vint  
prendre séance le Lundi 12 Janvier 1761,  
& prononça le Discours qui suit.*

**M**ESSIEURS,

PERMETTEZ-MOI de supprimer l'expression des sentimens dont mon cœur est rempli. Ces voûtes retentissent depuis plus d'un siècle, des remerciemens des hommes les plus illustres & des plus beaux génies de la nation : après tout ce que leur a dicté la reconnoissance, pourriez-vous être flatés des témoignages de la mienne ?

L'honneur de vous appartenir est l'objet des vœux secrets de tout françois qui se dévoue aux lettres en quelque genre que ce soit. L'écrivain le plus aplaudi par la voix de la renommée, croit qu'il manque quelque chose à sa gloire, tant qu'il n'est

A ij

pas apelé dans le sein de cette compagnie ; l'unique en Europe , où les rangs & les dignités ne donent aucune prééminence , où les titres dispa- roissent , où le mérite seul attire & fixe l'aten- tion.

Le desir de partager ces avantages est commun au poëte , à l'orateur , à l'historien , au philosophe , au mathématicien. Mais si les Corneilles , les Bossuets , les Péliçons , les Fontenelles , les Mau- pertuis , se sentirent honorés d'un choix qui perpé- tuoit votre gloire en augmentant la leur , jugez , MESSIEURS , combien je suis touché de la grace qui m'élève aujourd'hui jusqu'à vous.

Cet honneur ne me fait point illusion , & je sens tout le prix de votre indulgence. Vous n'avez pas voulu qu'une infirmité contractée dans le cours de travaux académiques , me privât de la distinction la plus flateuse à laquelle je pusse aspirer. Vos faveurs me mettent en droit de me comparer à ces guerriers que des blessures reçues au service de l'état , n'ex- cluent point du degré suprême des honneurs mi- litaires.

Peut-être avez-vous pensé , MESSIEURS , que la comparaison réfléchie de plusieurs langues , dont je dois la connoissance à mes longs voyages , avoit pû me donner quelques lumières sur la mienne. Par tout où j'ai trouvé des hommes , j'ai rencontré vos ouvrages : j'ai vû dans le centre de l'Amérique ceux du Nestor que notre siècle dispute au siècle pré- cédent , faire la lecture ordinaire & les délices de jeunes personnes qui s'étoient rendu notre langue

5

familière : par tout, examinant la ressemblance & la diversité des sons employés par les différens peuples pour exprimer nos premières idées, je croyois apercevoir des traces d'une langue primitive, dont toutes les autres ne seroient que des dialectes, & dont la plus philosophique étoit celle que vous avez perfectionnée.

Cette justesse d'expression qu'on admire dans la langue françoise, cette précision, cette élégance, ce goût qui proscriit l'enflure, les jeux de mots, les métaphores outrées & les trop longues périodes, cette construction nette, qui suit le fil des idées, qui porte la clarté dans les spéculations les plus abstraites; tous ces avantages qui semblent distinguer notre idiôme, ne sont point ce qu'on appelle abusivement le génie de la langue : il est prouvé que c'est le résultat des réflexions des grands écrivains qui l'ont maniée : en un mot, MESSIEURS, c'est votre ouvrage.

Quelle étoit en effet la langue françoise, avant l'institution de l'académie ? En quoi se distinguoit des autres langues celle qu'il étoit question, suivant le projet de votre établissement, \* *de tirer du nombre des langues barbares* ? Et quelle autre l'emporte sur elle depuis que ce dépôt vous est confié ? Telle est, à compter de cette époque, la multitude d'excellens ouvrages en tout genre qu'a produits notre langue, que les étrangers se sont vus forcés de l'apprendre, par l'impossibilité d'égalier en traduisant la

\* Projet d'établissement de l'Acad. franç. *Pelisson*, pag. 21.

rapidité continue avec laquelle les chef-d'œuvres se succédoient en françois.

Tous ces faits sont si publics, que l'envie même ne peut feindre de les ignorer. Elle seroit démentie par le cri des nations.

Me fera-t'il permis, MESSIEURS, d'interrompre un concert de louanges, si justement méritées, pour vous exposer les regrets de la plus grande partie de l'Europe ? C'est trop peu dire : je suis témoin que les étrangers qui cultivent la langue françoise, dans l'ancien & dans le nouveau monde, se plaignent unanimement de votre modestie, qui les empêche d'attendre la résolution complète de leurs doutes, du seul tribunal dont ils reconnoissent l'autorité. Ils s'étonnent qu'une compagnie instituée pour polir & perfectionner notre langue, se borne à se donner pour témoin d'un usage souvent incertain, quelquefois vicieux, & presque toujours bizarre, tandis qu'elle pourroit le diriger & le fixer : à plus forte raison, arrêter le progrès des abus qui n'ont pas encore entièrement prévalu. Ils prétendent qu'on ne peut contester aux meilleurs écrivains de la nation réunis, le droit d'adopter, de créer même des mots nouveaux, quand ils sont nécessaires : Ils avouent que votre réserve avoit quelque fondement, tant que la langue françoise n'appartenoit qu'à la France ; mais ils soutiennent qu'aujourd'hui qu'elle domine dans la plûpart des cours de l'Europe, qu'elle est devenue la langue des négociations & des traités, en

un mot, le lien de la correspondance des nations; l'académie ne peut plus refuser de prononcer sur les questions indéçises : sûre que ses jugemens seront respectés & serviront de barière contre l'abus des exemples, qui ne sert qu'à perpétuer les erreurs.

Eco de mille voix qui n'ont pû parvenir jusqu'à vous, j'ai cru, MESSIEURS, que ces réflexions méritoient de vous être comuniquées.

Sans doute elles sont plus dignes de votre attention, que les déclamations vagues de ces esprits superficiels, qui ne sentent ni l'importance, ni l'étendue, ni la noblesse de vos occupations.

La métaphysique des langues vous appartient de droit; & elle est si vaste, qu'on y réduiroit peut-être toute la métaphysique des sciences humaines: mais sans remonter si haut, votre art, est l'art de parler & d'écrire; l'art, en un mot, de comuniquer ses idées: art qui distingue l'homme en société de l'homme sauvage & solitaire: art le premier & le plus nécessaire de tous, puisque tous les autres le suposent.

Un peuple, dont la langue manque de termes & de tours, est incapable de faire des progrès en aucun genre: tous ses talens se borneront nécessairement à l'imitation la plus grossière. Si parmi ce peuple, quelqu'un inspiré par un heureux hazard a le germe d'une idée neuve, elle doit infailliblement avorter sur ses lèvres, faute de signes représentatifs pour l'exprimer & la faire passer dans

l'esprit des autres. Donnez à cet homme les moyens de la développer ; ce qu'il a pensé va devenir propre à celui qui l'écoute : de nouvelles idées vont naître, qui bien rendues, approuvées ou contredites, en feront éclore ailleurs un grand nombre d'autres. Par cette communication, la sphère de nos perceptions s'étend ; le trésor des connoissances humaines s'accroît ; tel esprit qui n'avoit rien produit s'ouvre ; il devient susceptible de culture ; le fonds s'améliore & produira bientôt au centuple.

L'homme le plus fertile en idées, s'il ne fait pas les produire au dehors, est une espèce de muet inutile à la société. Qu'il aqière le talent de s'exprimer heureusement, il deviendra capable de perfectionner les arts & les sciences, à proportion du degré de lumière qu'il y répandra par ses écrits.

Et qu'on ne dise pas que les sciences qu'on nomme exactes ne sont pas de votre ressort. Tous les genres d'écrire vous appartiennent. Depuis quand Uranie & Calliope ont-elles cessé d'être sœurs ? Vous êtes institués, MESSIEURS, & j'en atteste vos lettres d'établissement, *pour rendre le langage françois non-seulement élégant, mais capable de traiter de tous les Arts & toutes les Sciences* \* : & vous y avez réussi. La matière est-elle abstraite ? vous la rendez sensible : obscure ? vous l'éclaircissez en la présentant sous le jour le plus favorable ; compliquée ? vous enseignez à la décomposer : hérissée d'épines ? vous la

\* Projet d'établissement de l'Acad. franç. *Pelisson*, pag. 37.

9  
parez de fleurs. N'est-ce pas chez vous que l'illustre Fontenelle puisa cet heureux talent qui seul l'eût immortalisé ? Ce ne fut que huit ans après son adoption parmi vous, qu'il devint secrétaire perpétuel de l'académie des sciences. C'est à ses ingénieux & solides extraits, que cette compagnie, dont je ne prononce le nom qu'avec respect, doit une grande partie de sa gloire & de la réputation dont elle jouit en Europe. Son immense collection de savans mémoires, étoit un trésor enfoui. C'étoit du moins une mine profonde que peu de gens savoient fouiller. M. de Fontenelle en tira l'or le plus pur, & sa main libérale fut le répartir entre tous ses lecteurs. Le génie de l'historien futur des sciences, avoit percé dans ses premiers ouvrages, & ne vous avoit pas échappé : l'auteur de *la Pluralité des Mondes*, avoit-il moins de droit à vos suffrages, que l'auteur de *Thétis & Pélée* ?

Avant que l'académie des sciences le partageât avec vous, déjà vous aviez appelé par vos suffrages un autre membre illustre de ce même corps : M. l'Abbé Bignon, dont le nom gravé dans les fastes de la littérature, revit aujourd'hui dans les vôtres.

Dois-je rappeler ici celui de Polignac & tant d'autres grands noms qui parent les listes des deux académies ? Permettez-moi du moins de citer encore ceux de trois philosophes, dignes citoyens de ces deux différens Etats : Malézieu, Terrasson, Maupertuis.

Quant à ce dernier, si l'amitié semble affoiblir mon témoignage, je puis en citer un qui ne fera pas suspect. Personne n'avoit plus de droit à une place de l'académie que l'auteur des *Synonimes françois*; & personne n'a mieux fait valoir (a) la légitimité des titres du concurrent qui l'avoit emporté sur lui.

Mais dois-je m'arrêter, MESSIEURS, à prouver ici que les différens choix que vous avez faits, jusqu'à ce jour, dans l'académie des sciences, ont été non-seulement applaudis, mais prévenus par la voix publique? N'avez-vous pas depuis peu d'années tiré du sein de cette compagnie, & ne vois-je pas assis parmi vous trois écrivains élégans, sublimes, profonds, dont la plume a su rendre intéressantes toutes les matières qu'elle a traitées, porter la clarté dans les discussions épineuses & compliquées de la physique générale & particulière, annoblir les détails de l'histoire naturelle & de l'anatomie, faire luire à nos yeux de nouvelles vérités dans le système général de l'univers? \*

\* Traités de l'*Aurore Boréale* par M. de *Mairan*. Histoire Naturelle, &c. par M. de *Buffon*. Œuvres mathématiques. Mélanges de Littérature par M. d'*Alembert*.

L'un d'eux, digne successeur & digne rival de Fontenelle, a su fournir la même carrière au gré de ses confrères & du public, en conservant l'estime & l'amitié de son prédécesseur. L'autre s'élançant d'un vol rapide, enlève son lecteur & lui rend les objets présens par la force de ses peintures: il revient guidé par le flambeau de l'expérience, & tantôt il renchérit sur l'art d'Archimède, tantôt il force la nature à lui révéler ses secrets les plus ca-

(a) Discours de réception de M. l'Abbé Girard, 1744.

chés. Le troisième ; après avoir porté la lumière de la démonstration dans les problèmes les plus difficiles de l'astronomie physique, cueille les fleurs de la littérature de la même main dont il moissonna les fruits de la philosophie.

Toutes les académies sont donc également propres à réparer vos pertes ; mais la mine la plus riche n'est pas toujours également féconde. Je n'ai de commun avec ceux que je viens de désigner, que l'honneur d'avoir été leur confrère dans l'académie qui depuis trente ans a daigné m'adopter. Si ce titre ne ferme pas l'entrée du temple des Muses & des Graces, je reconnois aussi qu'il ne suffit pas seul pour y conduire. Au mérite qu'il suppose il faut joindre un autre genre de mérite ; & je n'en sens que mieux tout ce qui me manque pour remplacer parmi vous un académicien qui réunissoit au plus haut degré le talent de la conversation & celui du stile.

Que ne m'est-il aussi facile de vous dédommager, MESSIEURS, de la perte de mon prédécesseur, que d'acquitter le tribut que je dois à sa mémoire ! Le simple récit des faits peut fournir une ample matière à son éloge.

Feu M. de Vauréal, attaché dans sa jeunesse à M. le cardinal de Bissi, dont il adopta les sentimens, & son grand-vicaire dans l'évêché de Meaux, le suivit à Rome dans trois conclaves, & ce fut dans la première des écoles de politique qu'il étudia le grand art des négociations.

Ses services furent récompensés par l'évêché de

Rennes, & la charge de maître de la chapelle-musique du roi : il étoit depuis quatorze ans maître de l'oratoire.

Nommé à l'ambassade d'Espagne, & bientôt après décoré du titre d'ambassadeur extraordinaire, pour faire la demande de l'infante, il soutint ce titre avec splendeur. Philippe V vivoit encore, mais quarante ans de règne d'un prince né françois, & chéri des espagnols, n'avoient pas entièrement étouffé, dans une cour long-temps ennemie, le germe d'une antipathie nationale, d'autant plus étonnante qu'elle n'a jamais été réciproque.

M. l'évêque de Rennes triompha de cet obstacle ; & dans des circonstances encore délicates, il ménagea si bien les intérêts des deux couronnes, qu'il reçut de nouvelles graces de son souverain, & revint de son ambassade avec le titre de grand-d'Espagne de la première classe.

Il lui manquoit encore celui de votre confrère, MESSIEURS : ses desirs furent comblés à son retour de Madrid.

Il présida 26 ans en qualité d'évêque diocésain aux états de Bretagne, qui pendant tout le temps de son épiscopat se sont tenus à Rennes : distinction flatteuse pour lui, mais bien méritée. La Bretagne lui doit la forme actuelle de l'administration de ses revenus, conforme au vœu de la province, & non moins avantageuse au souverain qu'aux sujets. L'amour de la patrie avoit dicté ce projet à M. de Vauréal dès 1734. Il le fit agréer à M. Orry,

contrôleur général son ami, & depuis ce moment, il a joui de la satisfaction de le voir exécuter.

Il ne fut pas exempt de disgrâces; mais comme le principe de son zèle étoit louable, & que la source en étoit connue, ces orages ne furent que passagers, & ne lui firent pas perdre les bontés de son maître. Bientôt rappelé à la cour, il y reprit l'exercice de ses charges, avec les marques de faveur dont il avoit joui précédemment.

Sa santé commençant à s'altérer en 1758, les larmes de ses diocésains n'ébranlèrent point la résolution qu'il avoit prise de se démettre d'une dignité dont il ne se sentoit plus en état de remplir les fonctions.

Le 19 Juin dernier, en revenant de Vichi, dont les eaux ne l'avoient pas soulagé, il sentit de vives douleurs & perdit connoissance. Il revint à lui: averti que sa fin étoit prochaine, il rassembla toutes les forces de son ame, pour recevoir les derniers secours de l'église. Il mourut le même jour dans sa soixante-treizième année.

M. l'Evêque de Rennes avoit un extérieur important: il s'exprimoit avec grace & dignité. Ses dépêches pourroient servir de modèle. Son esprit & son enjouement donnoient à son commerce ce charme qui seul tient quelquefois lieu de mérite, & qui le relève avec tant d'éclat quand il s'y trouve réuni.

Mais pourquoi m'arrêter aux qualités brillantes qui frappoient à la première vûe dans M. de Vauréal,

& qui n'ont que trop détourné l'attention du public de celles qui méritent mieux nos hommages ?

L'humanité, la bienfaisance, la générosité, forment son caractère. Affable à tout le monde, il sembloit n'avoir de plus grand plaisir que celui d'obliger. Un très-grand nombre de familles en Bretagne, ont senti l'influence d'un crédit dont il n'étoit jaloux que dans la vûe de le rendre utile. A ces vertus humaines, il en joignoit de plus rares, de vraiment dignes d'un grand prélat, & qui ne sont pas assez connues.

Absent comme présent, il ne cessa de veiller sur le troupeau confié à ses soins. De Madrid, de Versailles, où ses différens emplois l'ont appelé, il gouvernoit son diocèse par lui-même : ses ordres & ses conseils pourvoyoit à tout.

Quoique ferme dans ses sentimens sur les disputes présentes qui divisoient son clergé, M. de Vauréal fut par sa prudence maintenir son diocèse en paix dans les temps les plus critiques.

Il portoit jusqu'au scrupule son attention sur le choix des sujets qui se destinoient au sacerdoce. Il avoit rappelé l'émulation par des établissemens utiles & pieux auxquels il n'a pû mettre la dernière main.

Mais la vertu chrétienne qui le distinguoit le plus, étoit une charité dont il y a peu d'exemples.

La voix de la renommée, rarement récusable, quand elle loue, publie que pendant près de 30 ans, il ne s'est jamais approprié les revenus de son

évêché. Le patrimoine des pauvres sembloit avoir repris entre ses mains sa première destination.

Je ne crains point, MESSIEURS, de lasser votre attention par des détails qui parleront à votre cœur.

En 1740, la disette & la cherté qui la suit, furent extrêmes en Bretagne. M. l'évêque de Rennes fit distribuer du riz dans les paroisses les plus affligées de son diocèse, & dans toutes il fournit des blés de semence à ceux qui manquoient de moyens pour mettre leurs terres en valeur.

Les malheureuses victimes des incendies & des débordemens, trouvoient toujours une ressource assurée dans le cœur paternel de leur pasteur.

En 1751, la basse ville de Rennes peuplée de familles pauvres & de gens de travail, en peu d'heures se trouve inondée. Les eaux croissent, & déjà s'élèvent de plusieurs pieds : les habitans cherchent un asyle dans l'étage supérieur de leurs maisons qu'ils n'osent abandonner : Là dénués de provisions & de secours, ils attendent la mort ; mais l'ingénieuse charité de leur évêque veille sur eux. Tous les fours de la ville haute travaillent pour leur subsistance : des chariots chargés de pain traversent les eaux, & s'arrêtent devant chaque maison : des prêtres préposés par le prélat, distribuent avec ordre cette nourriture aux bras avides qui s'élancent de toutes parts pour la recevoir : douze mille citoyens doivent leur conservation à M. de Vauréal.

Il cachoit ses aumônes particulières avec tant de soin , qu'un homme , qui d'ailleurs avoit toute sa confiance , en ignoroit la plus grande partie ; ses grands vicaires n'en ont été le plus souvent informés que par la reconnoissance , ou les nouveaux besoins de ceux qui les avoient reçues , & qui pendant son absence en sollicitoient la continuation : grace qu'il n'a jamais refusée.

Il ne pouvoit sans impatience entendre parler de ses bonnes œuvres. Un ecclésiastique son parent & son ami , s'est vu plus d'une fois menacé de son indignation , d'interdiction même , pour avoir osé le louer : sévérité rare , & peut-être excessive , mais dont l'exemple ne sera jamais contagieux ! Je m'arrête : je crains d'être soupçonné d'exagération.

On ignore si M. l'évêque de Rennes a laissé des mémoires. On ne connoît de lui que des mandemens qui ne portent pas tous son nom , quelques discours prononcés au pied du trône à la cour de Madrid , & sa harangue de réception à l'académie , où l'on retrouve le caractère de cette éloquence , noble & simple qui lui étoit naturelle. Avec quelles graces ne peint-il pas les talens & les vertus de son prédécesseur feu M. le cardinal de Rohan ? Quelle force de pinceau dans les nouveaux traits qu'il ajoute à l'éloge toujours renaissant de votre illustre fondateur ?

C'est ici , MESSIEURS , que je sens toute mon insuffisance. Le nom de RICHELIEU réveille en  
moi

moi les plus grandes idées ; mais l'admiration me tient en suspens , & ne me laisse pas la liberté du choix.

Génie vaste , sublime , profond , dont la marche sûre & tendante au même but , ne fut jamais détournée par les obstacles , il étendit la puissance royale , il éteignit jusqu'aux étincelles des troubles secrets & publics , il humilia l'orgueil de nos ennemis : il tira la France de la foule des nations. Ce ne fut pas assez pour lui de l'avoir illustrée par des victoires , agrandie par des conquêtes , d'avoir jetté les fondemens de son commerce ; il porta ses vues dans l'avenir. Il apprit à la terre étonnée que la monarchie universelle dont il dissipoit le fantôme redouté , n'étoit pas possible à la force des armes , mais pouvoit être l'ouvrage de l'esprit. Il entreprit d'assurer à sa patrie une supériorité durable , en lui donnant le sceptre de la raison & du goût : il vous créa pour éterniser nos héros. Il falloit préserver la langue françoise du sort de la grecque & de la romaine , *en faisant revivre l'éloquence ensevelie avec ceux qui en avoient été les inventeurs & les maîtres.* ( a ) Il forma cette compagnie , à qui la France donna son nom. Il prévint que notre langue confiée à vos soins deviendroit bientôt celle de l'Europe ( b ) , & l'événement a surpassé ses espérances.

( a ) Projet d'établissement de l'académie , agréé par le Cardinal de Richelieu. Hist. de Pelisson , pag. 21.

( b ) Langue que tous nos voisins parleront bientôt. *Ibid.*

Votre institution, MESSIEURS, porte en tout l'empreinte du génie de RICHELIEU. L'ardent promoteur de l'autorité monarchique, reconnu que la forme républicaine pouvoit seule vous convenir. Image d'un amas de matière informe, le peuple a besoin d'un premier moteur. Des esprits supérieurs, dont la communication mutuelle augmente encore les lumières, ne peuvent tendre au même but qu'en devenant égaux.

Jaloux de son ouvrage, RICHELIEU vouloit en affermir de plus en plus les fondemens : la mort prévint l'exécution de ses projets. Vous perdiez l'appui d'un grand nom : vous cherchâtes à réparer cette perte. Seguier, l'un de vos confrères, revêtu de la première magistrature de l'état, réuniffoit les connoissances, les talens & les vertus que cette place exige. Il devint votre protecteur par votre propre choix. Académus, simple citoyen d'Athènes, éternisa son nom par le don qu'il fit aux disciples de Socrate, d'un jardin pour s'assembler : quel droit n'a pas à l'immortalité, celui qui recueillit les Muses errantes, & qui leur donna dans son palais un asyle ?

LOUIS LE GRAND craignit que votre gloire ne se ternît, s'il n'en augmentoit l'éclat : Le Monarque ne dédaigna pas de succéder à son sujet : le protecteur des rois s'honora du titre de protecteur de l'académie, & le transmit à ses successeurs. Le Louvre devint le lieu de vos séances : la nouvelle Délos flottante jusqu'à ce jour, fut enfin fixée.

Une médaille frappée en l'honneur du nouvel Apollon, consacra la mémoire de cet événement.

Que de grands hommes, dans tous les genres, admis depuis ce jour dans votre sein ! ARMAND, LOUIS, génies tutélaires de cet empire, si vous pouviez revenir parmi nous ; quel spectacle plus brillant & plus conforme à vos vues qu'un cercle qui rassemble les Homères & les Achilles de la France, qu'une assemblée, où dans la foule des successeurs des Racines, des Fléchiers, des Mézerais, des Vaugelas, vos premiers regards distingueroient le défenseur de Prague, le vainqueur de Mahon, le petit-fils des Condés.

Vous osâtes, MESSIEURS, vouer à votre auguste Protecteur un éloge éternel, & le succès a justifié l'audace de votre reconnoissance. Vous avez célébré tour-à-tour dans LOUIS LE GRAND, toutes les qualités héroïques d'une ame éprouvée par dix ans de revers, précédés de cinquante années de prospérités. Ses vertus ont sans cesse offert de nouvelles ressources à votre éloquence. Par la continuité de vos concerts que la mort n'a point interrompus, le dix-septième siècle a perdu son nom pour prendre le nom de siècle de LOUIS XIV.

Vous avez reçu les mêmes bienfaits de l'héritier de son trône & de ses vertus. En lui nous le voyons revivre. Que de traits de ressemblance entre le bifaieul & le petit-fils ! L'éclat de la même majesté, même respect pour les autels, même protection des lettres, des sciences & des arts,

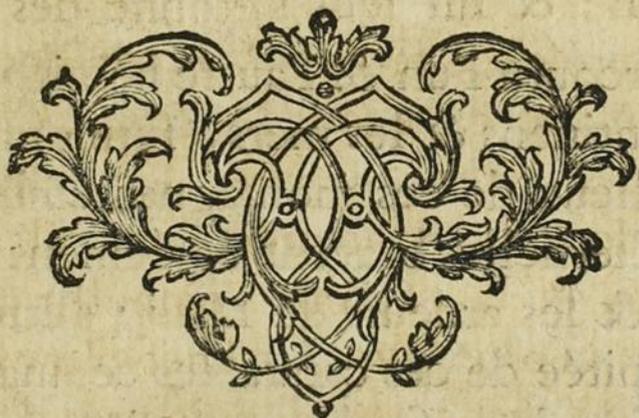
même fidélité pour ses alliés, même rapidité dans les expéditions, même sang-froid dans les succès, même grandeur d'âme supérieure aux événemens. Puisse son cœur paternel n'être jamais mis aux mêmes épreuves!

Quelques traits distinguent le petit-fils. Nous l'avons vû gagner des Batailles en personne, avantage que LOUIS LE GRAND lui eût envié; guider au Champ de Mars un fils son amour & l'espoir de nos neveux, & lui montrer le chemin périlleux de la gloire. Nous l'avons vû, au moment où nous tremblions encore pour ses jours, voler à la défense de nos frontières, rassurer ses sujets allarmés, repousser l'ennemi par la terreur de son nom. Il rentre dans sa capitale aux acclamations de son peuple qui le proclame LOUIS LE BIEN AIMÉ: & lui seul s'étonne des larmes de joie que sa présence fait couler, & des transports qu'elle fait naître dans tous les cœurs.

Les guerres interrompirent les grands travaux commencés sous le règne précédent: ils s'achèvent de nos jours, & la capitale s'embellit dans le sein de la guerre la plus vive. Un chef-d'œuvre d'architecture sort du chaos, où depuis près d'un siècle il étoit enseveli: des édifices gothiques & barbares font place à des temples majestueux: l'école des fils des héros morts en défendant la patrie, s'élève aux dépens du luxe & des amusemens de l'oisiveté: les établissemens utiles se multiplient: de nouveaux voyages astronomiques sont entrepris sous

les auspices d'un monarque disciple d'Uranie : il les protège , parce qu'il juge par lui-même de leur importance & de leur utilité.

Père de ses sujets , il n'aspire qu'au moment de pouvoir les soulager d'un fardeau que la nécessité leur impose , & que leur amour les aide à supporter. Les dernières paroles de LOUIS XIV. mourant qu'il a fixées sous ses yeux , sont gravées dans son cœur. Il n'a fait la guerre que pour obtenir la paix : vainqueur , il a sacrifié ses avantages pour la donner à l'Europe. Faisons des vœux pour la prospérité de ses armes : c'est en faire pour le bonheur de l'univers.



---

Réponse de M. DE BUFFON, au Discours de M.  
DE LA CONDAMINE.

MONSIEUR,

Du génie pour les Sciences, du goût pour la Littérature, du talent pour écrire, de l'ardeur pour entreprendre, du courage pour exécuter, de la constance pour achever, de l'amitié pour vos rivaux, du zèle pour vos amis, de l'enthousiasme pour l'humanité : Voilà ce que vous connoît un ancien ami, un Confrère de trente ans qui se félicite aujourd'hui de le devenir pour la seconde fois.

Avoir parcouru l'un & l'autre hémisphère, traversé les continens & les mers, surmonté les sommets fourcilleux de ces montagnes embrasées, où des glaces éternelles bravent également & les feux souterrains & les ardeurs du Midi; s'être livré à la pente précipitée de ces cataractes écumantes, dont les eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des nues; avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses, où l'on trouve à peine quelques vestiges de l'homme, où la Nature accoutumée au plus profond silence, dût être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois; avoir plus fait en un mot, par le seul

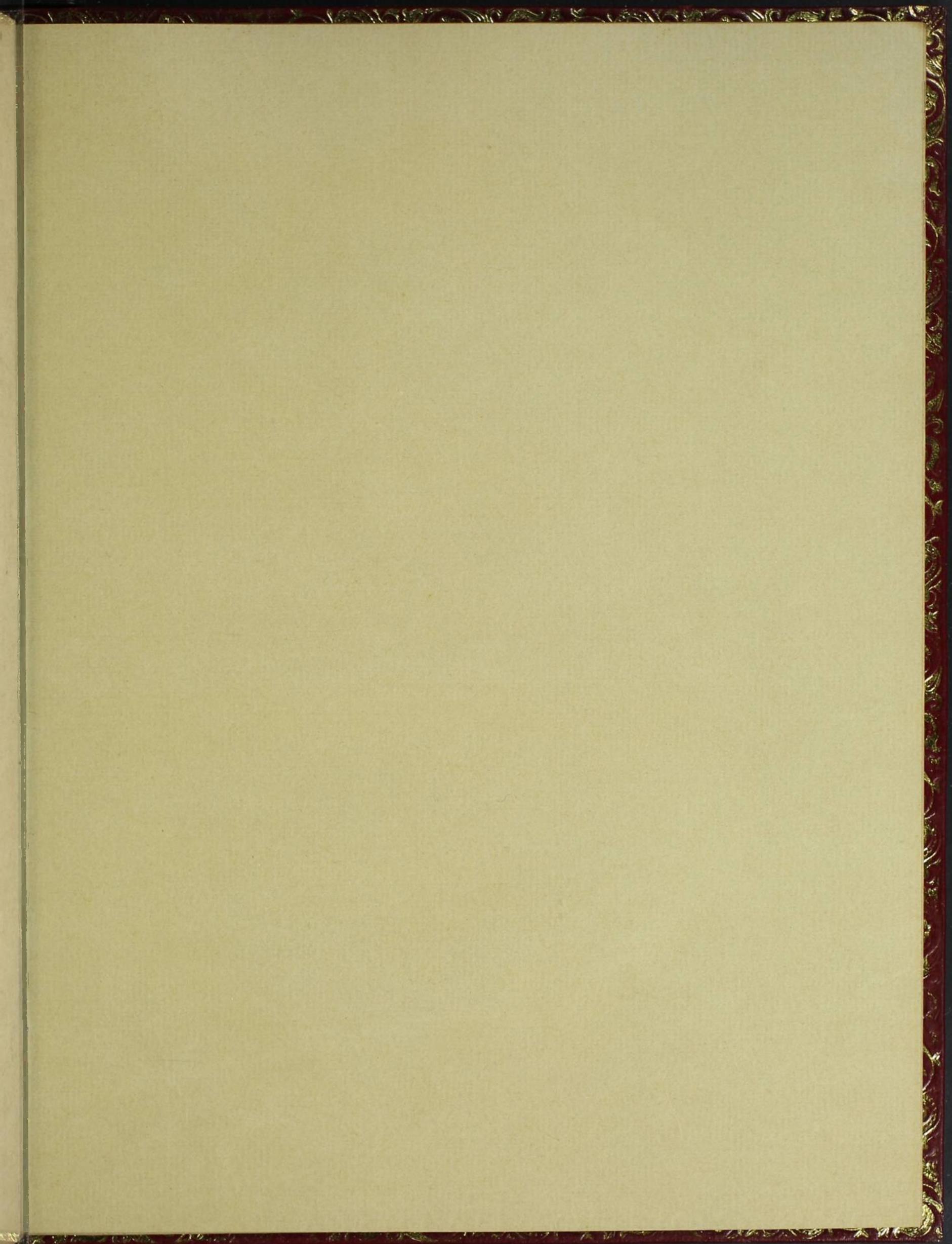
motif de la gloire des Lettres , que l'on ne fit jamais par la soif de l'or : Voilà ce que connoît de vous l'Europe , & ce que dira la postérité.

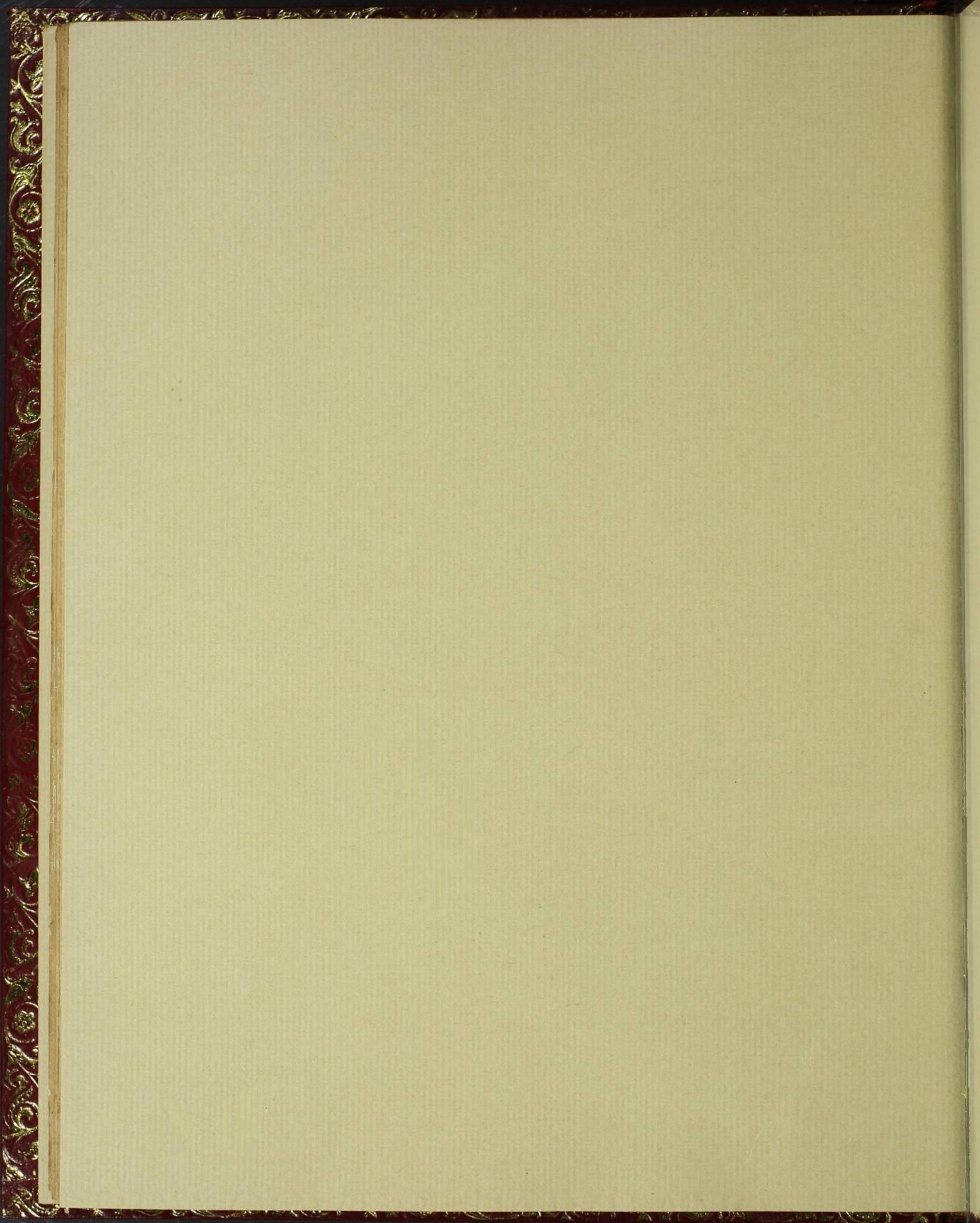
Mais n'anticipons ni sur les espaces ni sur les temps ; vous savez comme moi que le siècle où l'on vit est sourd , que la voix du compatriote est foible ; laissons donc à nos Neveux le soin de répéter ce que dit de vous l'Etranger , & bornez aujourd'hui votre gloire à celle d'être assis parmi nous.

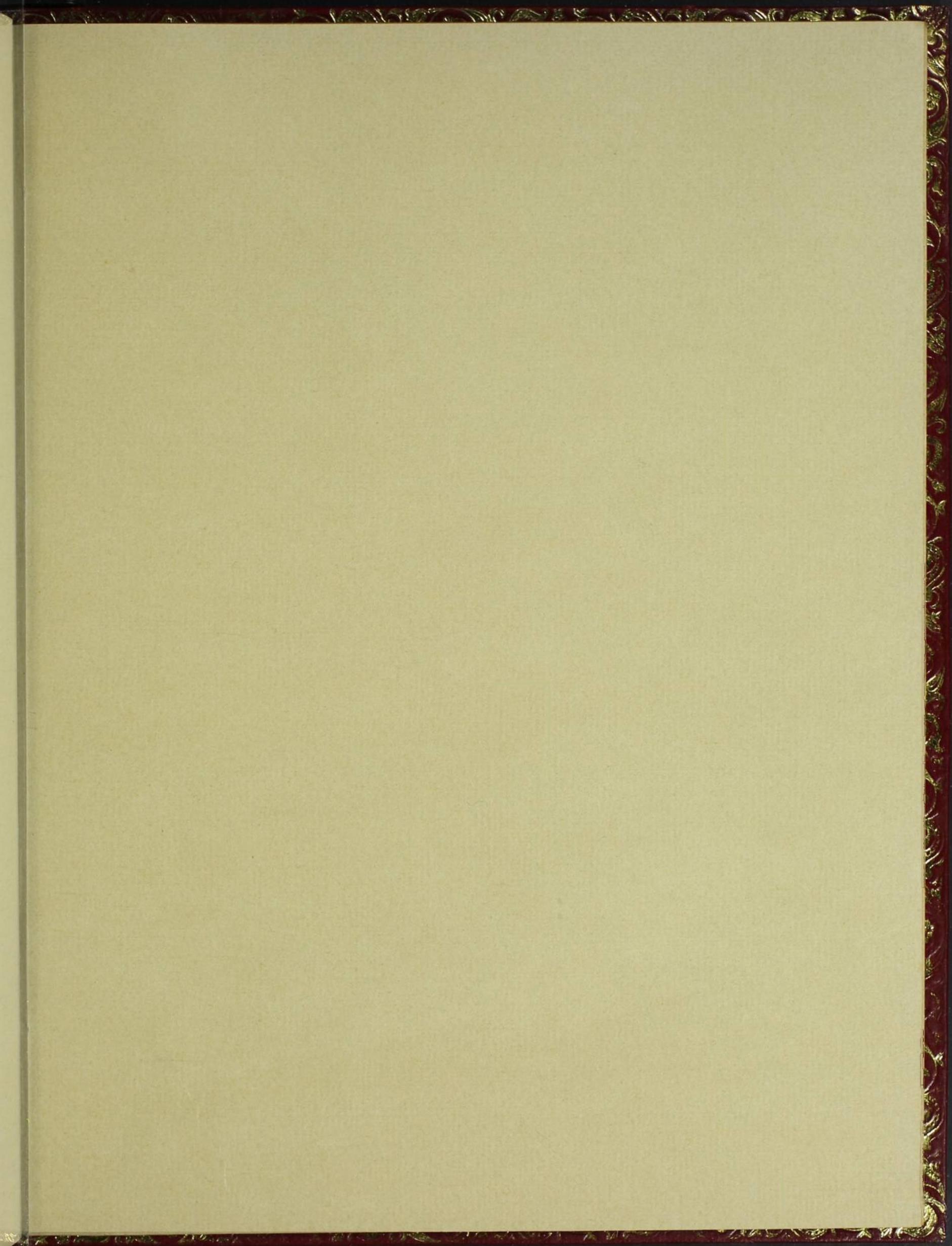
La mort met cent ans de distance entre un jour & l'autre ; louons de concert le Prélat auquel vous succédez ; sa mémoire est digne de nos éloges , sa personne digne de nos regrets. Avec de grands talens pour les Négociations , il avoit la volonté de bien servir l'Etat ; volonté dominante dans M. de Vauréal , & qui dans tant d'autres n'est que subordonnée à l'intérêt personnel. Il joignoit à une grande connoissance du monde , le dédain de l'intrigue ; au desir de la gloire , l'amour de la paix qu'il a maintenue dans son Diocèse , même dans les temps les plus orageux. Nous lui connoissions cette éloquence naturelle , cette force de discours , cette heureuse confiance , qui souvent sont nécessaires pour ébranler , pour émouvoir ; & en même temps cette facilité à revenir sur soi-même , cette espèce de bonne foi si séante , qui persuade encore mieux , & qui seule achève de convaincre. Il laissoit paroître ses talens & cachoit ses vertus ; son zèle charitable s'é-

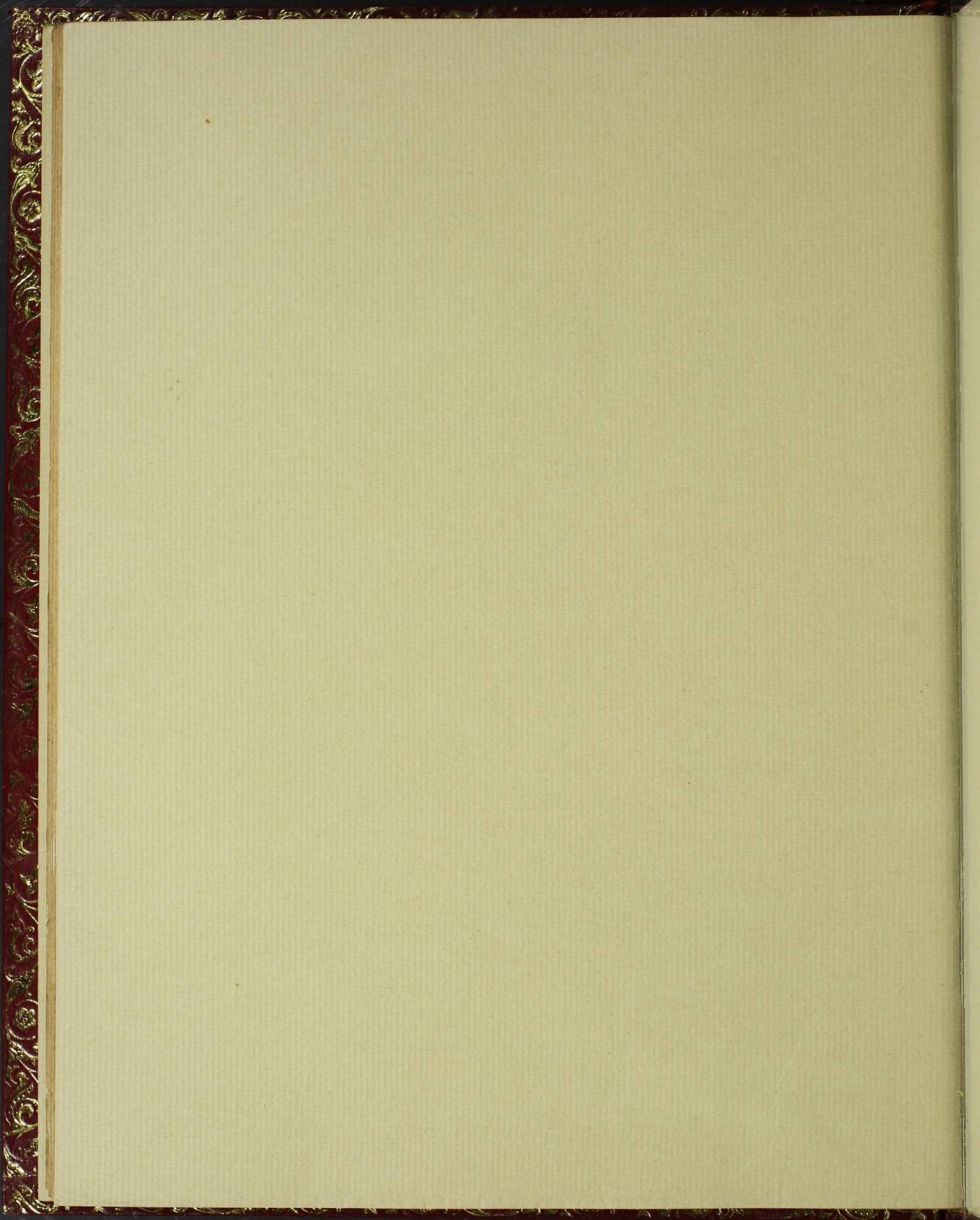
tendoit en secret à tous les indigens ; riche par son patrimoine & plus encore par les graces du Roi , dont nous ne pouvons trop admirer la bonté bien-faisante , M. de Vauréal sans cesse faisoit du bien , & le faisoit en grand ; il donnoit sans mesure , il donnoit en silence , il servoit ardemment , il servoit sans retour personnel , & jamais ni les besoins du faste si pressans à la Cour , ni la crainte si fondée de faire des ingrats , n'ont balancé dans cette ame généreuse le sentiment plus noble d'aider aux malheureux.

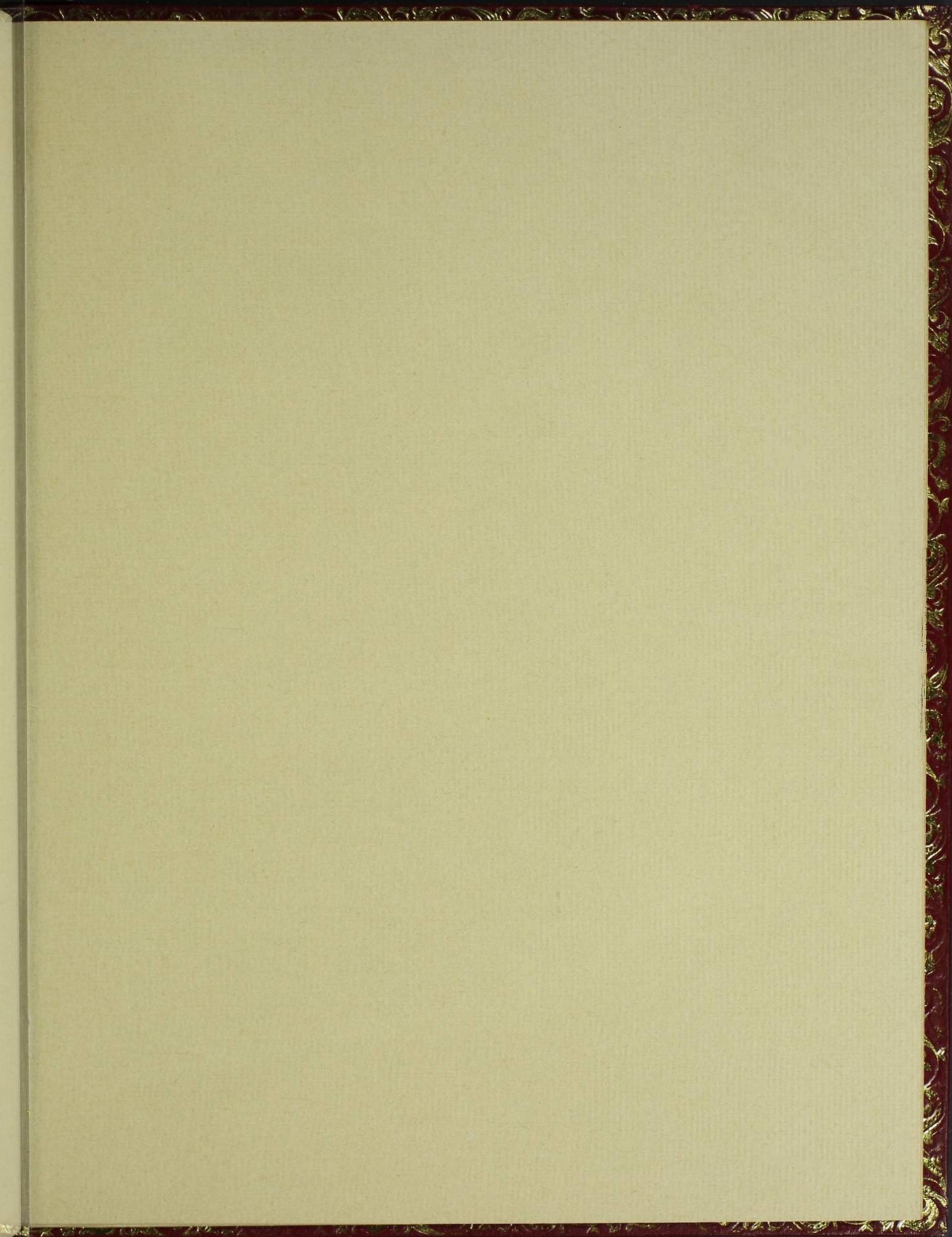


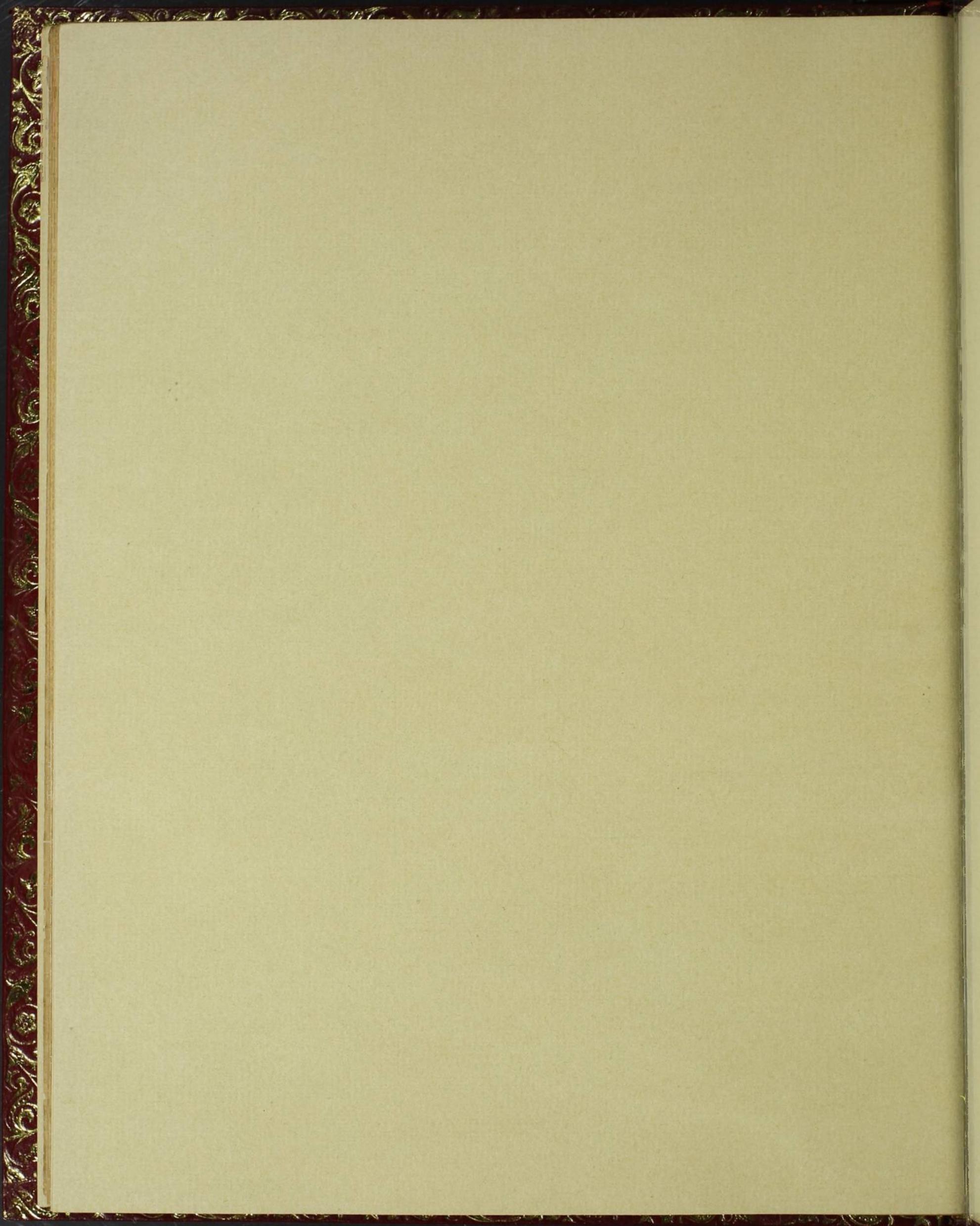


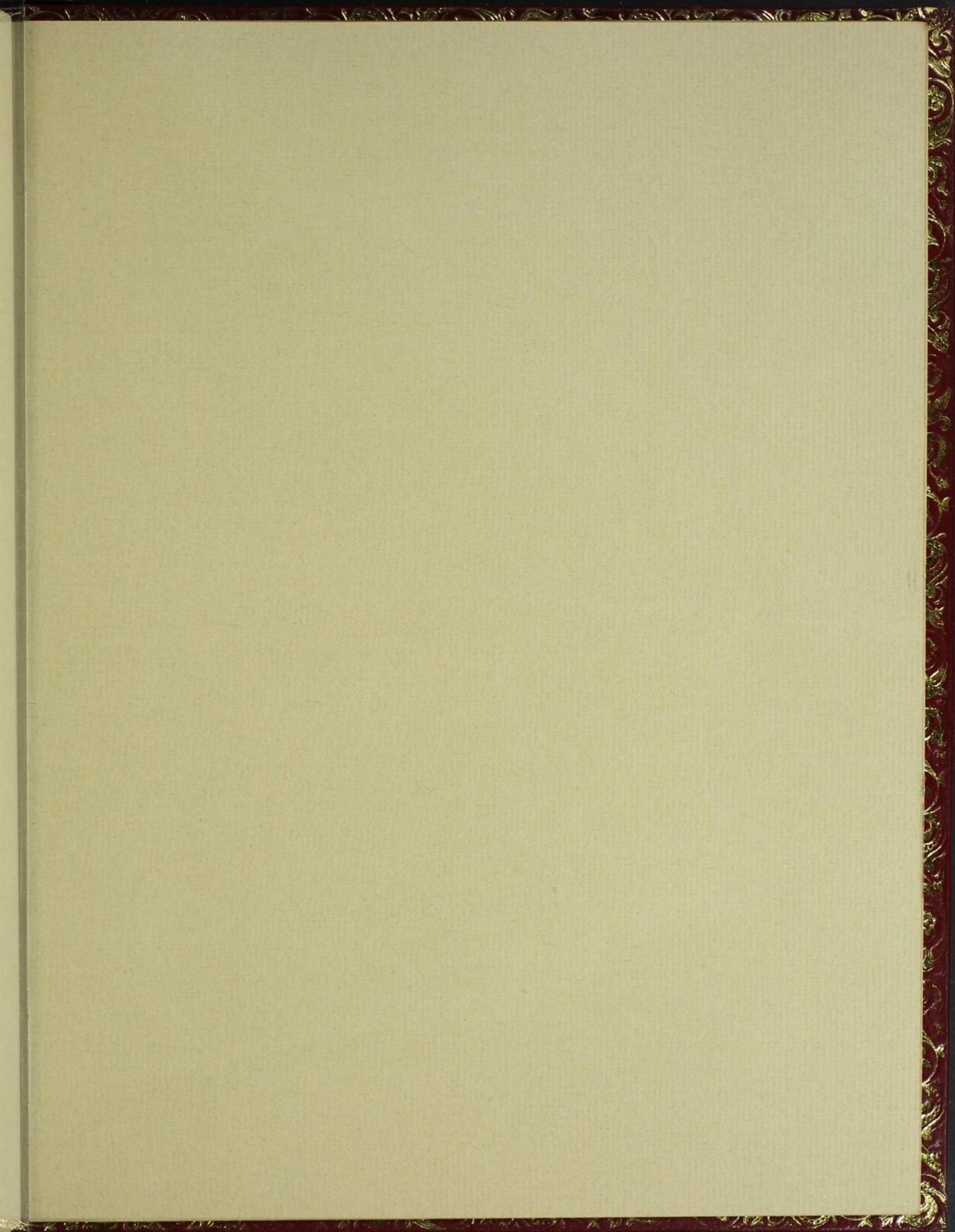


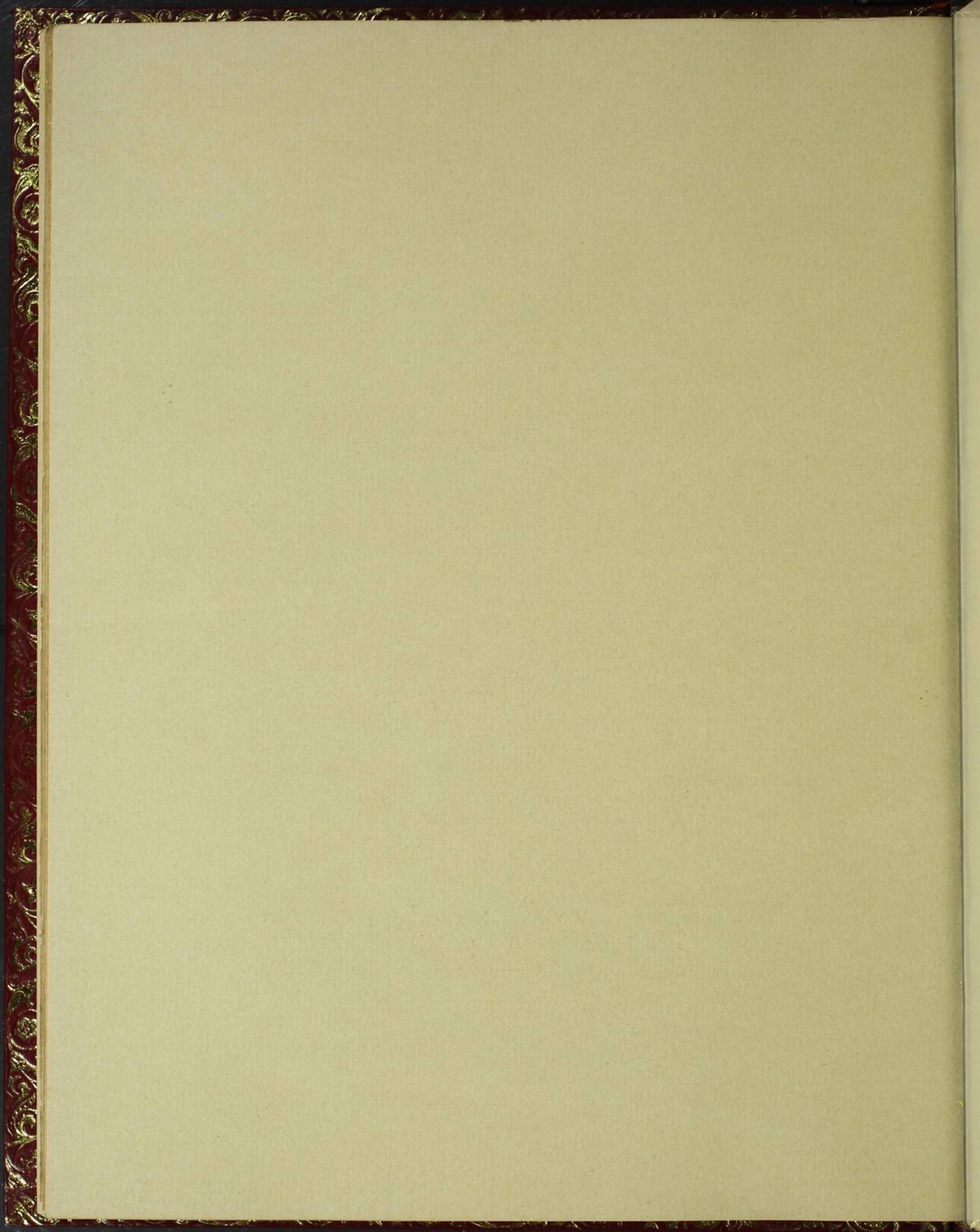


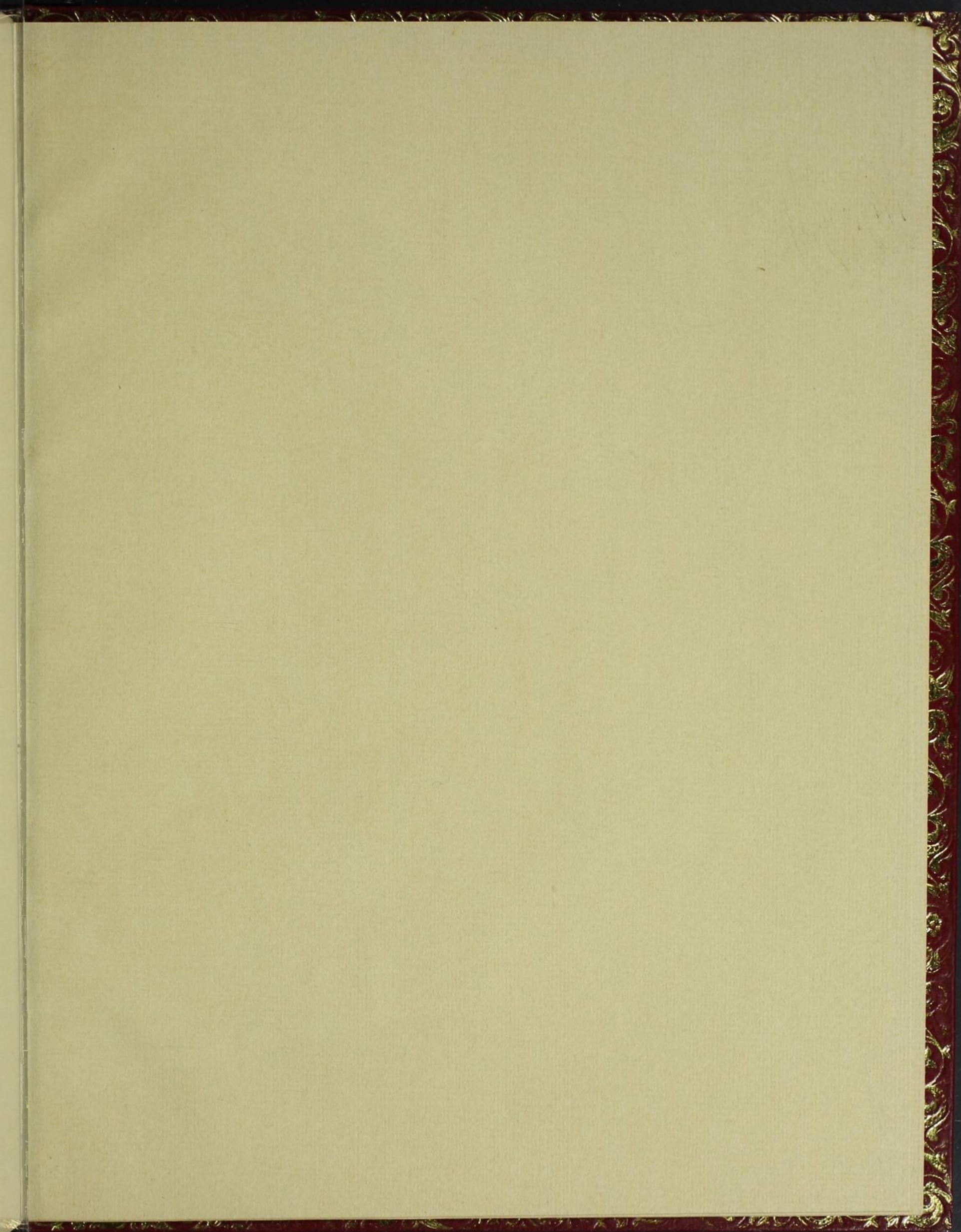


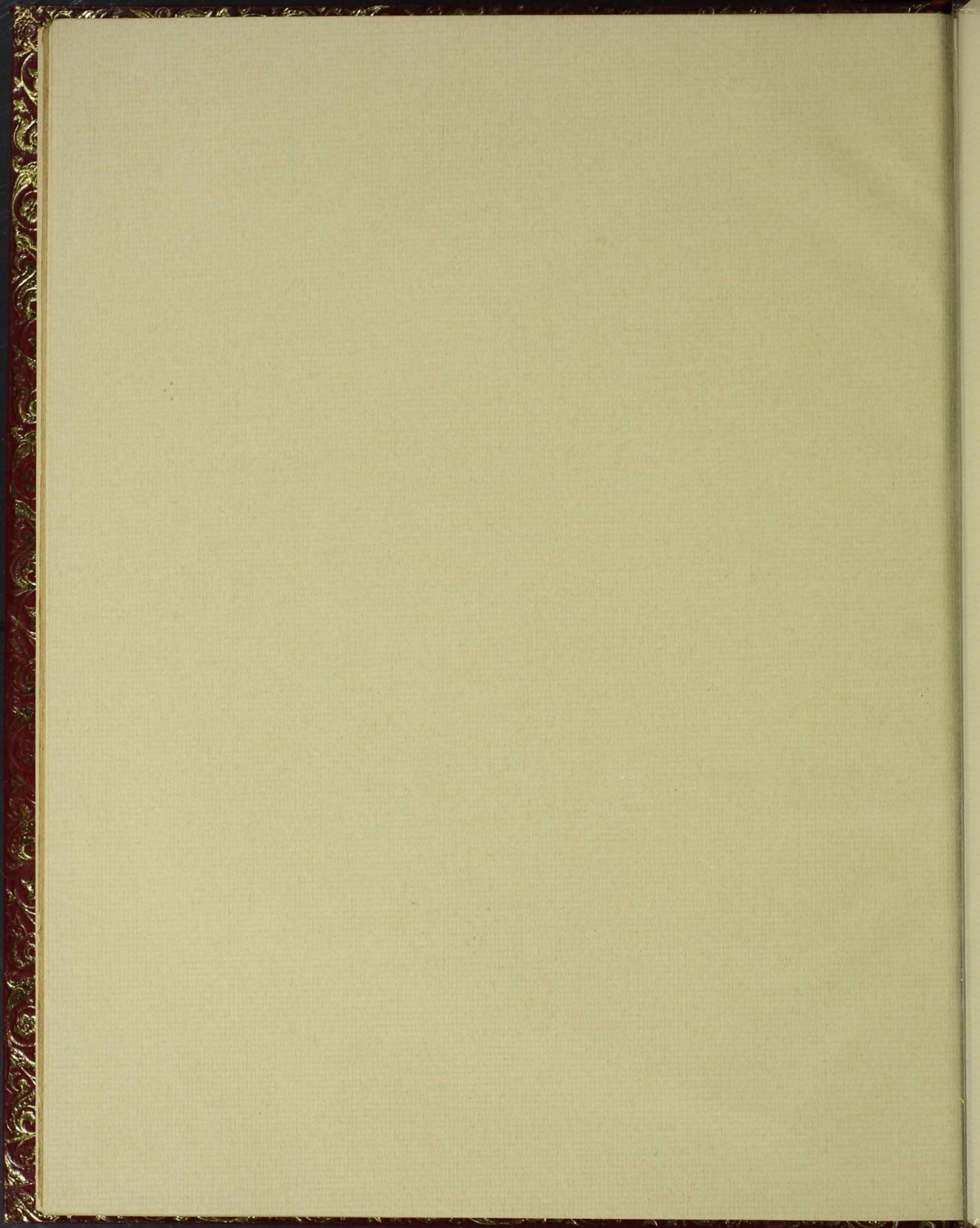


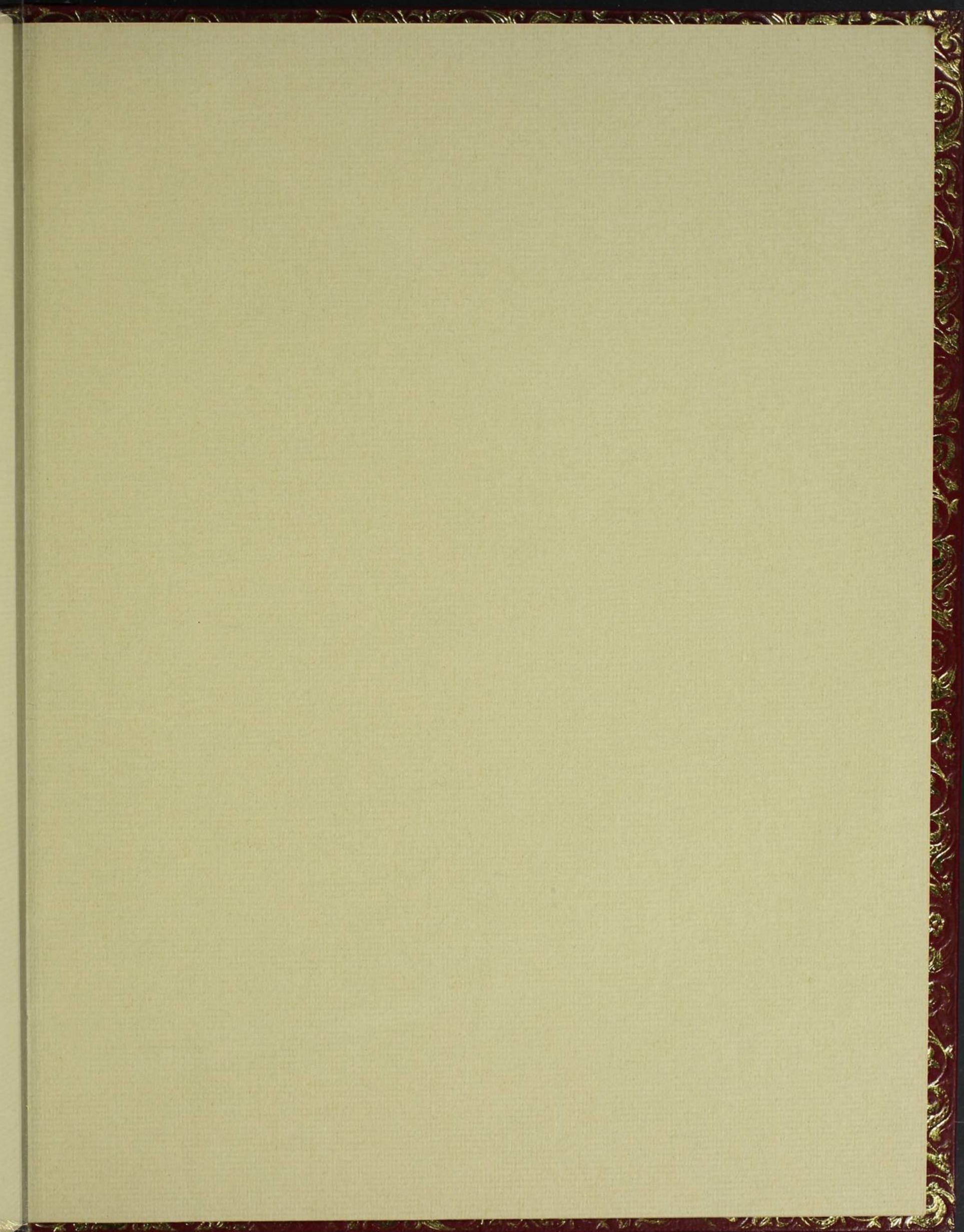


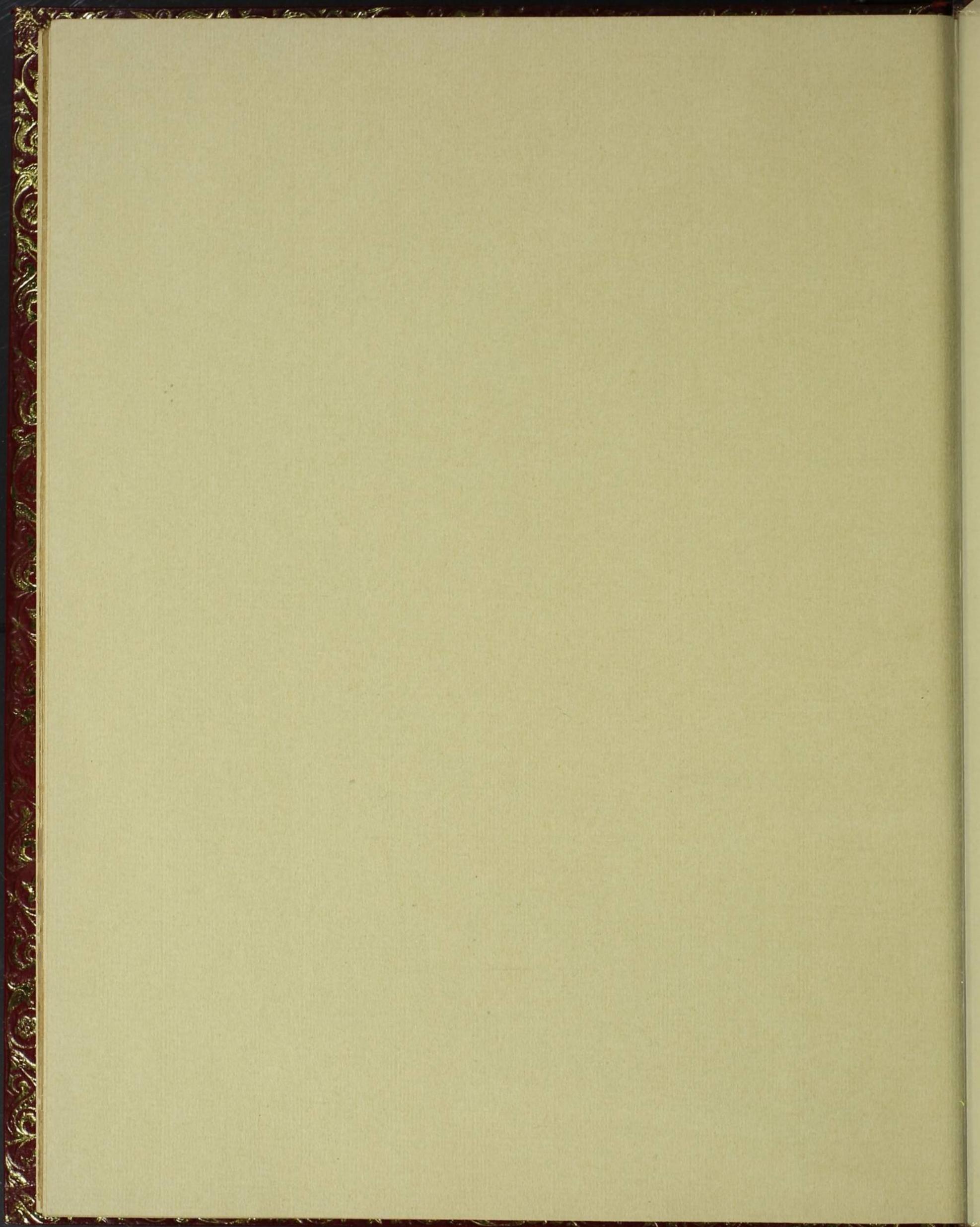


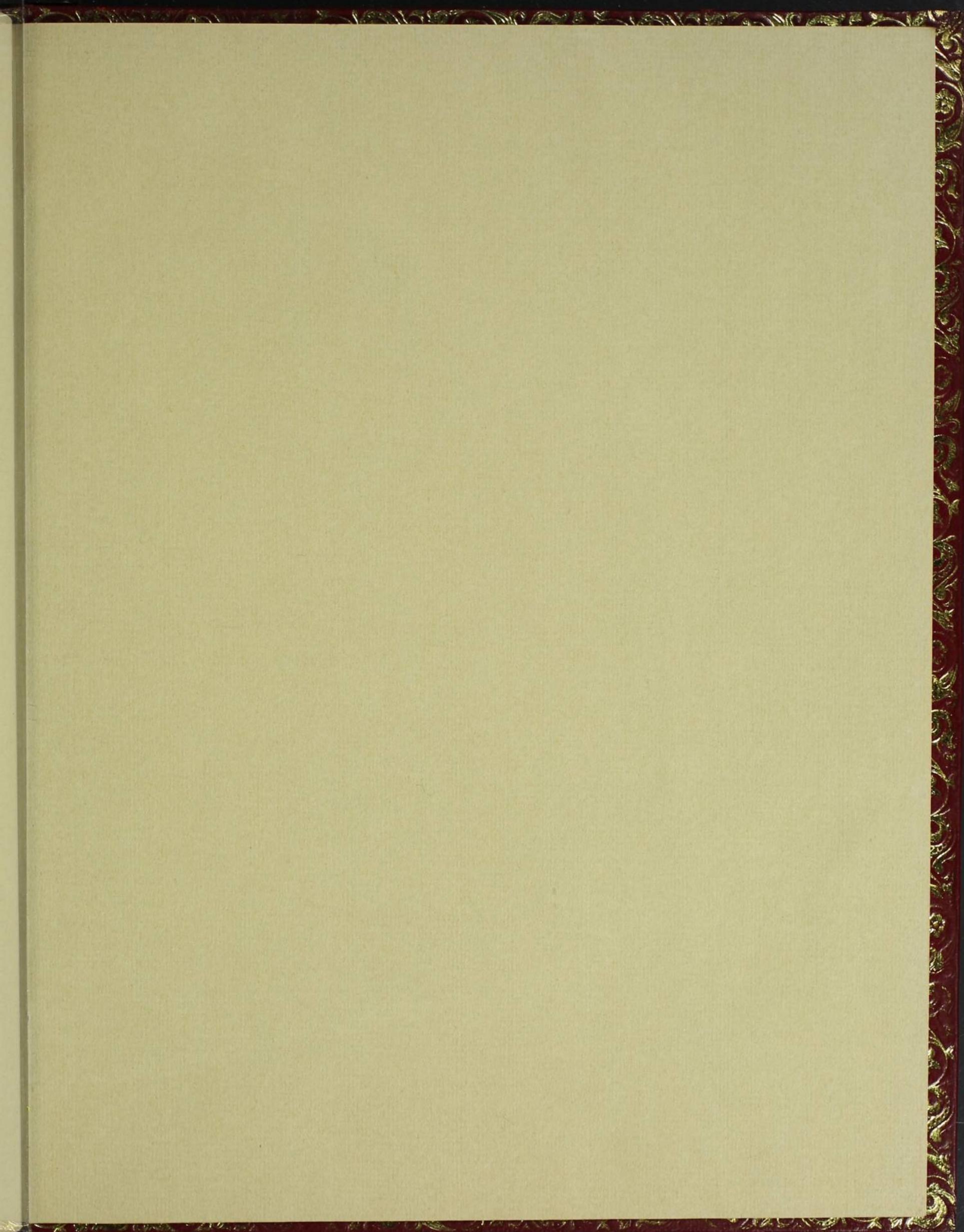












010396

1. V.





